Zeitschrift: La musique en Suisse : organe de la Suisse française
Band: 3 (1903-1904)
Heft: 49

Artikel: La renaissance de Liszt [à suivre]
Autor: Combe, Édouard
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1029778

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

allant d'une maison à l'autre offrir sa marchandise. Toujours chantant, toujours riant, badinant avec les dames, les filles, les enfants, saluant et tutoyant tous ceux qu'il rencontre; arrivant pour la première fois, il est partout comme s'il y avait passé sa vie : nulle part seul, nulle part étranger ; il joint à la force du corps activité d'esprit et vivacité d'imagination. Gai et folâtre par caractère, au travail il fait succéder le plaisir, et il est toujours prêt à chanter et à danser.

Dans ces vallées, les familles se rassemblent devant les portes ou sur les grands balcons qui entourent les maisons. Là, elles chantent la vie des Alpes, leurs troupeaux, la chasse aux chamois, la vie champêtre etc. Souvent la veille des grandes fêtes : Noël, Pâques, la Toussaint, le 1er mai, les jeunes gens vont chanter sous les fenêtres des jeunes filles en s'accompagnant avec la *zitter*, instrument favori, presque unique, des Tyroliens. L'amant rend hommage à sa maîtresse ; il vante ses attraîts, ses charmes, il la conjure de partager avec lui le toit paternel ; quelquefois il est interrompu par la voix jalouse d'un amant rebuté. Alors entre eux s'engage une lutte d'improvisation, c'est à qui développera le plus l'heureuse imaginative naturelle à ce peuple. Le jaloux lance contre l'amant préféré le trait acéré de la satire ; il cherche, à l'aide d'une moquerie adroite, d'une critique spirituelle, à renverser ses espérances, à ébranler sa foi. La foule attirée par ce *chant de fenêtre (fensterlieder)*, entoure les deux rivaux. La lutte devient plus vive, ils se soutiennent assez longtemps force à force ; enfin, il en est un qui, vaincu par l'esprit sémiliant, par l'ironie mordante de son adversaire, abandonne le champ et s'enfuit poursuivi par les huées et les sifflets.

A leurs chants se mêlent aussi les traditions populaires. A l'un succède l'autre ; ces histoires pleines de souvenirs redonnent la vie aux temps les plus reculés. Tantôt ce peuple puise ses inspirations dans des couvents dispersés ça et là dans les vallées ; c'est un mélange varié d'aventures amoureuses et dévotes : tantôt c'est au pied de ces castels antiques, bâtis sur le sommet des montagnes, et qui dominent bien au loin les environs. Ils immortalisent les noms et les hauts faits des seigneurs ; ils racontent les histoires de la guerre sainte, de la vie chevaleresque, leurs combats et leurs amours. Puis ce sont de lugubres et épouvantables chroniques. Ils vous effraient des apparitions fantastiques de ces chevaliers-brigands, la terreur du pays pendant leur vie, à cause de leurs injustices et de leurs cruautés ; l'effroi des vivants après leur mort, par leurs apparitions nocturnes. « Souvent, disaient-ils, dans des » nuits saintes, ou lorsqu'un grand événement » nous menace, ces chevaliers apparaissent » suivis de leurs gens de guerre. On en- » tend le bruit des chaînons, le tremblement » du pont-levis, on l'entend s'abattre, puis » alors on distingue le hennissement des » coursiers, le roulement des chars, le son » des cors, les cris de guerre, l'aboiement » des chiens et le claquement des fouets. » Maint vieillard assure les avoir vus de » près ; maint chasseur attardé a reconnu » cet appareil guerrier de ces terribles che- » valiers. »

Il n'est pas une contrée du Tyrol qui n'ait son castel auquel se rattachent de tels souvenirs, plus ou moins vrais ; ces traditions passent de bouche en bouche, elles vivent avec le peuple, elles sont pleines de détails minutieux, de faits particuliers, d'intrigues secrètes. Tout ce qui prête au surnaturel et à l'extraordinaire leur plaît ; ils aiment à raconter ce que jamais œil d'homme n'a vu, ce que seulement une imagination vive et ardente a pu concevoir.

Joseph Mainzer.

(A suivre.)

La renaissance de Liszt.

L'Allemagne traverse actuellement une phase de son évolution artistique qu'on ne saurait suivre avec un trop grand intérêt. Le mouvement n'a jusqu'ici qu'effleuré à peine notre pays ; il reste ignoré de la grande masse de notre public. Même constatation pourrait

être faite en France, en Angleterre, un peu partout. En Allemagne par contre, la tendance nouvelle est nettement marquée et s'accentue tous les jours davantage ; aussi est-il facile de conclure à sa généralisation future : ce n'est qu'une question de temps. Déjà les foyers artistiques d'Angers et de Nancy subissent visiblement l'attraction, et le moment n'est plus bien éloigné où la France musicale, mieux préparée dans un certain sens que l'Allemagne, s'ébranlera à son tour.

En terre germanique le mouvement a pour porte drapeau le jeune et déjà illustre Richard Strauss. Comme tout mouvement révolutionnaire, il est exposé à des erreurs, à des mécomptes partiels. Toute conquête, en quelque domaine que ce soit, est à ce prix, et il n'y a pas lieu de s'effrayer outre mesure de certaines outrances.

Une poussée révolutionnaire a toujours pour cause déterminante une exagération du sentiment conservateur, des tendances réactionnaires. Tel est bien le cas de celle qui nous occupe, je n'aurai pas de peine à le montrer plus loin. Avant de sortir des généralités, je veux noter encore que bien rarement c'est l'initiateur réel d'un mouvement qui en devient le porte-fanion et le symbole. C'est ainsi que les « jeunes » en Allemagne ne font que suivre l'impulsion partie jadis de France avec Berlioz. Pour devenir fécond, pour acquérir une portée générale et réagir ensuite plus efficacement dans son propre pays d'origine, le mouvement a dû préalablement se greffer sur le tronc allemand et puiser aux sources d'une forte tradition les caractères de l'autorité et de la durée.

* * *

Le trait saillant de la nouvelle tendance m'a fourni le titre de cette étude. Certes, on se tromperait lourdement en admettant qu'à la réhabilitation d'un génie méconnu se borne l'effort actuel ; mais cette réparation d'une erreur de jugement dont se rendirent coupables nos devanciers est symbolique et très significative. Elle est le fait tangible qui frappe tout d'abord et c'est pourquoi j'ai cru devoir y insister.

En réalité, la bataille se livre, non sur une personnalité, mais sur une esthétique, et cette esthétique se résume pour ses adeptes en une sorte de trinité symbolique : Bruckner-Wagner-Liszt ; — Bruckner représentant la musique pure, Wagner la musique dramatique et Liszt la musique à programme. De ces trois noms, le premier n'est pas encore assez notoire pour arrêter l'intérêt universel ; le second, par contre, est celui d'un triomphateur incontesté, et en s'installant définitivement au Parnasse il a perdu beaucoup de sa signification de combat. Reste Liszt.

Ce nom-là a l'avantage d'être familier à toutes les oreilles comme celui d'un des plus grands virtuoses de tous les temps. Liszt a contribué plus que n'importe qui au succès de la nouvelle esthétique en sa triple qualité d'interprète, de professeur et de directeur de la musique à Weimar. Il est enfin l'auteur d'œuvres admirables, restées jusqu'à ces dernières années peu connues, en lesquelles une des manifestations de l'art nouveau a trouvé son expression la plus parfaite. L'éclat de son grand nom se rehausse encore aux yeux du public de l'intérêt pour la victime, du besoin de réparation qu'éprouvent tous les cœurs généreux en face de l'injustice.

* * *

Peu d'individualités furent plus sympathiques que le grand ami et contemporain de Wagner. La lecture de sa correspondance, le témoignage de ses élèves et de ses familiers révèlent toute la beauté de cette âme et s'il m'arrive de regretter parfois de n'être pas plus vieux, c'est surtout pour déplorer de n'avoir pu connaître le génial auteur des *Poèmes symphoniques*, de la *Messe de Gran*, de *Christus*, l'ami désintéressé de tous les talents sincères, l'apôtre dévoué jusqu'au joyeux effacement de soi-même devant ceux qu'il sut si bien comprendre et deviner alors que tous les méconnaissaient encore. Son aristocratique nature, sa distinction extrême lui avaient fait une réputation de maniérisme et d'affectation, alors que le fond même de sa nature était une extrême

modestie. Toute sa vie il travailla pour les autres, semblant oublier que, lui aussi, il « avait quelque chose là ! » Le dédain du public pour ses grandes compositions ne paraissait guère le préoccuper, et le triomphe de Wagner, dont il fut un des principaux artisans, lui tint bien plus à cœur que le sien propre. Jamais il ne parut souffrir de l'erreur du public s'obstinant à ne voir en lui qu'un pianiste. En grand et honnête artiste, il composait dans le silence, et l'hommage qui vient de lui être rendu à Crefeld, cette exécution solennelle de son *Christus*, par l'Association des musiciens allemands, a surpris bien des gens en leur révélant, près de vingt ans après sa mort, que Liszt fut un compositeur de génie, tout simplement.

« J'ai toujours été frappé », écrit M. Henri Marteau, « de l'indifférence, voire même de l'hostilité de beaucoup de publics envers les œuvres orchestrales et vocales de Liszt. Si quelques rides précoces sont venues ternir la physionomie admirable de ses poèmes symphoniques, cela tient à la légende absurde qui représentait Liszt comme le plus génial des pianistes, dont le *dada* était la composition d'œuvres injouables et folles... Or, quoi d'extraordinaire si après plus de cinquante années d'existence, certaines œuvres, en dépit du tempérament fantastique de l'auteur, portent çà et là les traces de leur âge ?»

Je ne puis même souscrire entièrement à cette réserve. Ce qui me stupéfie le plus dans ces œuvres datant d'un demi-siècle, c'est précisément leur fraîcheur et leur modernisme incroyables. Liszt fut un prophète. Du reste, la remarque de M. Marteau me paraît ne s'appliquer, dans son esprit, qu'à des détails infimes d'exécution. Elle est réduite à sa véritable portée dans les lignes suivantes, consacrées par le même chroniqueur aux solennités de Crefeld : « Le point culminant de la fête de musique aura été, selon moi, le troisième concert, avec l'exécution de l'oratorio *Christus*, de Liszt. C'est là une œuvre qui ne fera que grandir avec le temps. *Elle ne porte à aucun endroit la marque indélébile du temps où elle fut composée* (*), car c'est une œuvre profondément, admirablement chrétienne... Je dirai même que je ne me rappelle pas avoir entendu quelque chose de plus grandiose, de plus sincère, de plus profondément chrétien que la partie intitulée : « La fondation de l'Eglise. »

(*) C'est moi qui souligne. E.C.

L'apothéose de Crefeld n'est pas une manifestation isolée. Il suffit de parcourir les programmes des grands concerts allemands pour constater que, d'année en année et de plus en plus, Liszt s'implante au répertoire et y prend la part du lion. A Berlin, les douze poèmes symphoniques ont été donnés dans leur ordre chronologique au cours de la saison dernière. Ces douze poèmes, ainsi que les symphonies *Faust* et *Dante*, reviennent constamment sur les programmes des grandes associations philharmoniques de Hambourg, de Munich, de Brême, de Francfort, de Mannheim, de Dusseldorf.

Ed. Combe.

(A suivre.)

Hector Berlioz, à Genève, en 1865.

Epilogue.

Hector Berlioz a été de tous les temps très en honneur à Genève, il suffit, pour le prouver, de rappeler les belles soirées de la *Damnation de Faust*, de *Roméo et Juliette*, de *l'Enfance du Christ*, de la *Symphonie fantastique*, du *Requiem*, etc.

Grâce à M. Henri Marteau, la fête du centenaire du maître qui a été célébrée avec éclat dans tous les pays, l'a été aussi chez nous dans des conditions vraiment superbes. M. Marteau l'avait fait précéder d'une conférence où il donna de fines appréciations de l'homme, du musicien et du critique, ainsi que d'heureux aperçus sur les tendances musicales du temps de Berlioz et les influences littéraires qui en ont fait le grand romantique de la musique.

Voici le programme de cette solennité musicale en l'honneur du centenaire de Berlioz, qui eut lieu au Victoria-Hall, le dimanche 13 décembre 1903.